

Mais qui est donc MAEVA ?

Identité et « Réincarnation »

Dans ma pratique d'orthophoniste je reçois régulièrement des parents qui m'amènent leur enfant qui parle mal, en situent la cause dans un dysfonctionnement mécanique de la langue, des lèvres ou de la bouche. Leur enfant, me disent-ils, ne peut pas dire certains sons. Il veut parler mais ne PEUT pas faire le mouvement adéquat.

Je dois dire et redire en préalable, qu'un enfant indemne de tout trouble sensoriel (surdité) ou neurologique et non atteint d'une malformation organique, peut parler.

Autrement dit, pour qu'un enfant soit physiquement en capacité de parler il faut qu'il entende et qu'on lui parle. Il n'y a pas d'autres préalables « mécaniques » à l'émergence de la parole d'un enfant.

Or, pour les enfants qui nous sont amenés cela n'a pas suffi ! Il nous faut donc chercher ailleurs. Cet ailleurs est bien entendu, différent pour chaque enfant, pour chaque histoire singulière. Mais ces enfants dont nous suivons le cheminement pendant des mois, voire des années, nous ont appris qu'il y est toujours question de non différenciation avec autrui. C'est toujours un travail d'individuation que mènent ces enfants avec nous afin d'accéder à une parole en leur nom propre. Le cas de la petite Maeva dont j'ai choisi de vous parler aujourd'hui, en est un exemple très éclairant. Je l'ai suivie très exactement dans ce temps où elle est passée de l'état de tout petit, objet de soins et d'affection maternelle à celui d'enfant sujet de sa parole et décidée à entrer dans les apprentissages scolaires avec tout ce que cela comprend pour elle d'attente, de curiosité mais aussi de contraintes acceptées et assumées. Il lui a bien fallu ces deux années, entre quatre et six ans, pour passer de l'enfant dont on parle à celle d'enfant qui parle. Cette accession à la parole fut pour elle un travail long et laborieux mais elle l'a mené avec constance et précision. Je vais tenter de vous raconter comment.

**

Maëva n'a pas quatre ans lorsque je la rencontre pour la première fois. C'est une enfant au teint très mat, avec de longs cheveux noirs et un regard très vif, noir aussi.

Elle est amenée par sa mère qui s'inquiète du retard de langage de son enfant. Elle, la comprend très bien mais elle est la seule. Même son père ne comprend pas ce que dit sa fille.

Maëva n'a jamais posé de problème à ses parents jusqu'à celui-là. Sa mère note seulement qu'elle a été plus tardive que son frère aîné pour toutes les acquisitions : marche, propreté et bien sûr parole. A la maison, elle est autonome. Elle joue beaucoup n'ayant besoin de personne pour s'occuper. Elle joue aussi beaucoup avec son frère : « *Tout ce qu'elle demande, il le fait* » dit leur mère. « *Même s'ils se disputent aussi !* »

Ce frère s'appelle Mathieu. Il a quatre ans de plus qu'elle, il réussit très bien à l'école. Il a été diagnostiqué « enfant précoce » à la suite de tests pratiqués par une psychologue sur les conseils d'une institutrice qui le trouvait en difficultés dans ses relations aux autres enfants de la classe. Quelques séances de psychothérapie ont suivi. « *Maintenant ça va, il a des copains* » dit Madame R.

A l'école Maëva est calme, très calme. Elle ne bouge pas. La maîtresse ne l'entend pas, rapporte qu'elle pourrait l'oublier. Dans l'école elle a une copine: Mathilde qui a un an de plus qu'elle. C'est la fille d'une amie de sa mère. Mathilde joue à la poupée avec elle : Maëva se laisse coiffer, câliner, cajoler, bichonner par Mathilde.

Au cours du bilan orthophonique, je serais frappée par la panique qui saisit cette enfant quand elle croit ne pas savoir ou avoir fait une erreur. C'est pourtant une enfant intelligente n'ayant aucun retard sur le plan de la compréhension du langage ou de la connaissance lexicale. Seul le versant de l'expression du langage est atteint et il l'est vraiment.

En effet c'est une enfant souvent incompréhensible qui ne s'en énerve pas mais qui ne renonce pas non plus : ce qu'elle a vraiment décidé de faire comprendre elle y parvient : elle fait autrement jusqu'à être « entendue »

Quand on commence à s'y retrouver dans les méandres de son expression verbale, on remarque comme traits caractéristiques deux choses principales :

- l'absence de pronoms personnels sujets excepté le « il » prononcé « i » qui remplace tous les autres.
- l'absence de conjugaison dans les verbes. Maëva ne connaît qu'un temps : le présent de l'indicatif.

Ajouté à cela, il est à noter que les autres marques de temps sont, elles aussi très pauvres. On peut trouver « après » prononcé « apé », seule marque du futur mais rien pour indiquer le passé.

Les prépositions, en général, lui posent un problème. Lorsque je la connais, elle les omet toutes. Ensuite elle va petit à petit les intégrer mais pas toujours à bon escient (dans, sur, à, pour...)

L'articulation chez Maëva est quasiment en place. Excepté pour le [ch] et le [j] antériorisés en [s] et [z°]. Pourtant Maëva va souvent assourdir les occlusives alors que le point d'articulation existe en répétition isolée.

Exemple : « l'anniversaire » images séquentielles du Père Castor.

« i fait voissè maman papa caçon. Caçon i fouffe bouzies. Maman i poupe kateau. I manzent kateau.

L'entourage de Maëva est donc composé de :

- son frère Matthieu
- sa copine Mathilde

- sa mère, femme au foyer tant que Maëva ne va à l'école que le matin. Dès qu'elle ira toute la journée, Mme R. reprendra le travail auprès de son mari qui a sa propre entreprise.

Elle s'occupe de ses enfants en vraie « professionnelle ». Tout est organisé, pensé, prévu et réalisé au mieux pour l'éducation de ces deux enfants.

- son père : un monsieur noir métissé d'origine malgache, qui travaille beaucoup et laisse à sa femme le soin des enfants. Maëva l'appelle « dada » ce qui veut dire papa en malgache. Pour ce père, Madagascar reste très investi. Il semble qu'il aimerait amener sa famille pour y vivre, si la situation politique et économique le permettait. Il est arrivé en France à vingt-cinq ans pour y finir ses études. C'est un monsieur qui parle beaucoup, qui utilise le verbe avec une grande dextérité.

Il a un discours très positif sur sa fille pour laquelle il n'est pas inquiet. Il insiste surtout sur le fait qu'il souhaite pour elle une éducation libre différente de celle réservée aux filles dans son pays.

- coté maternel, Maëva a un « papi » landais. Ils habitent un village dédié à la vierge, lieu de pèlerinage pour tous les landais. Maëva passe chez eux toutes les vacances scolaires avec ou sans ses parents, le plus souvent sans.

- coté paternel, il y a « Embé » la grand-mère malgache que Maëva a vue à la maison en visite plusieurs mois, mais jamais à Madagascar car elle n'y est encore jamais allée.

Il y a aussi « Dadabé » le grand-père malgache. Il est décédé il y a deux ans. Maéva ne l'a jamais vu mais il communiquait beaucoup avec la famille par téléphone et chérissait à distance cette petite fille particulièrement investie.

Maéva pleure quand on évoque ce grand-père paternel.

Tous les soirs elle prie avec son chapelet landais.

Elle prie essentiellement pour deux choses :

- pour dadabé qui est au ciel
- pour arriver à bien parler.

Ces deux éléments associés dans la prière de Maéva et rapportés par un dire de son père vont attirer mon attention et me permettre de suivre son cheminement, restant très attentive à la « présence » de ce grand-père dans le travail fait par Maéva avec moi pour « arriver à bien parler » car c'est ainsi qu'elle définit ses séances de T.L.C.

Maéva entre tout de suite dans le travail de T.L.C. Sa troisième séance relue à la lumière des suivantes est très expressive de cette entrée d'emblée dans le travail qui lui est proposé.

Je vais donc la retracer :

« *On fait un tessin !* » m'annonce t-elle. (dessin 1)



Ses dessins vont occuper les trois premiers mois de sa T.L.C. Elle n'y reviendra que très peu après. Ce jour-là donc, elle fait une forme d'abord informe. C'est « *tékesoze* » Cette forme qu'on pourrait dire fantomatique se dote d'yeux, d'une bouche qui « *zigole* » même si elle est remplie de dents. Tout son corps est hérissé de griffes sans paraître pour autant menaçant.

Le bonhomme qu'elle dessine ensuite est un enfant, ami de ce personnage. Ils s'invitent dans leurs maisons. L'enfant est avec sa mère qui « *igole* » aussi. Au-dessus de leur maison il y a un lapin (le père ?). La forme qui à moi m'apparaissait plutôt du registre du dragon est en fait une sympathique créature qui vit dans l'espace (le ciel) entre deux maisons, la sienne et celle de l'enfant.

Je ne peux dans l'après coup m'empêcher d'y voir le fantôme de son grand-père paternel, habitant une maison au ciel tout en « s'invitant » dans la maison de Maéva.

L'herbe sur laquelle est posée la maison de l'enfant est hérissée de dents pouvant évoquer une énorme bouche, celle qui est faite pour parler mais qui peut aussi dévorer, engloutir.

Maéva signe ce dessin avec des lettres dont la première est son « M ». Ces séries de lettres accompagneront tous ses dessins.

Toujours au cours de la même séance elle fait un second dessin dont seul le commentaire est intéressant : « *C'est un rat ! a vu un rat sez moi !* » me dit-elle et elle trace des lettres qu'elle « lit » : *s'appelle un rat.*

Puis elle raconte qu'un rat a mangé le doigt de son frère qui voulait le toucher.

Il s'agit bien là d'une castration symbolique dont est victime son frère par un « rat » nommé et inscrit.

Sachant que la première syllabe du nom de famille de Maëva est « ra », il est intéressant de noter que l'agent castrateur est prélevé dans le nom du père.

Elle s'étend ensuite beaucoup sur ses récits de rats et de souris à la maison.

Quand sa mère vient chercher Maëva à la fin de la séance, elle se plaint pour la première fois du comportement de sa fille : « *en ce moment elle raconte des mensonges, fait des petites bêtises et dit que c'est Matthieu ou que c'est magique ou que c'est venu tout seul !* »

Parallèlement Mme R. s'énerve aussi de l'état de la parole de Maëva :

« *Demain elle a quatre ans et on ne comprend pas la moitié de ce qu'elle dit.* »

La belle harmonie mère/fille est entrain de se fissurer pour la première fois. Maëva prend la parole mais fait agir les autres (Matthieu, la magie...)

Nous avons donc dans cette séance deux thèmes principaux :

- l'un qui se rapporte semble t-il à la présence du GPP dans l'histoire de Maëva, y compris dans son histoire de « ne pas bien parler » (en référence à la bouche du dessin),

- l'autre, qui se rapporte à la castration subie par le frère. Frère sur lequel Maëva va s'appuyer tout au long de son parcours pour arriver à trouver sa propre identité.

Ce sont les deux thèmes que je voudrais développer ici, en lien avec les « marquages » de ces thèmes dans le langage de Maëva.

1/ les conjugaisons

J'ai déjà parlé de l'absence de conjugaison dans le discours de cette enfant. Maëva ne connaît que le présent et n'a rien à sa disposition pour « parler » le passé, comme si passé et présent étaient sur le même plan.

Pour le futur elle utilise uniquement un présent précédé de « après » (apé).

Or, à même pas quatre ans, Maëva est parfaitement capable de classer une histoire séquentielle de quatre images. Elle perçoit le déroulement, l'enchaînement des actions dans le temps de manière tout à fait spontanée.

Je m'interrogerais longtemps sur cette incapacité à marquer le temps des verbes dans le langage, jusqu'à ce que je la rapproche des confusions qui apparaissent dans les séances de Maëva, autour des générations.

Si les générations sont écrasées que devient la notion de temps ?

Je prends un exemple : ce jour là, Maëva amène à sa séance une poupée noire et me dit « **Embé veut une poupée !** »

Cette poupée (d'Embé : la GMP) elle l'appelle Maëva. Maëva est donc la poupée d'Embé. Elle, dans son jeu est la mère de la poupée Maëva. Elle l'appelle « **mon bébé** » Donc Maëva, la petite fille, est la mère d'un bébé noir prénommé Maëva. Noir comme l'est la grand-mère malgache.

Maëva, (la poupée) est le bébé d'Embé

Maëva, (la petite fille) est la mère du bébé d'Embé.

Donc Maëva est Embé ! Mais alors qui est Maëva ? ...

On pourrait continuer longtemps ces équivalences qui nous ramènent toujours à l'absurde, c'est-à-dire à la confusion impossible des générations au mépris du temps qui passe.

Sauf que pour Maëva, la petite fille de l'an 2000, cela n'est pas de l'ordre de l'impossible ou de l'absurde. Pas encore.

Un mois après, Maëva arrive agitée, autoritaire, désagréable. Elle commence un jeu dans lequel elle n'accepte aucune de mes interventions. Voici ce jeu :

Elle fait des couples d'adultes, évacuant toutes les figurines enfants. Il y a donc :

- mère/ grand-mère.
- homme/ femme.
- grand-père/ grand-mère.
- papi/ mamie.

Ces couples s'étreignent et s'embrassent deux par deux. Maëva mime cela, puis me dit :

- « *Y-a maman i dit maman à sa mamie !* »

Puis un peu plus tard :

- « *Mon dad i dit papa à papi !* »

Les couples se défont. La mère part faire la cuisine avec... le grand-père. Le jeu s'arrête là, et Maëva conclut :

- « *Mèci Madame Anoux m'avoir d'aidé à ça !* »

Elle a bien là, tenté de remettre les générations à leur place, mais elle n'y est pas encore tout à fait parvenue. C'est par contre la première fois que cette question l'interroge.

Et c'est l'étonnement qui domine dans ces interrogations de Maëva : Comment cela se fait-il que maman dise maman à sa mamie ? « Sa mamie » c'est la mamie de Maëva. Serait-elle aussi la mamie de sa maman ? Auquel cas Maëva et sa mère seraient sœurs ? !... Et on recommence...

Le père de Maëva appelle « papa » son beau-père, le père de sa femme. Cela ne simplifie rien pour Maëva qui a du mal à différencier ces deux lignées.

Queques temps plus tard elle me dira encore :

- « *Embé c'est la mère de dada. C'est la maman de ma maman aussi !* »

Et ce jour-là, au moment de quitter la séance, elle me dit :

- « *Comment i rencre le bébé dans le vencre de la maman ?* »

Je la renvoie à sa mère. Après m'avoir répondu : « *maman i sait pas !* » elle a du avoir des explications satisfaisantes puisqu'elle ne m'en reparlera plus et jouera peu après avec les marionnettes une scène qui commence ainsi :

- « *Bonzou, bonzou ! Suis la rand-mère !... Suis la rand-mère du petit saperon rouze. Y'en a deux rand-mères : un sui sez son papa et un sui sez sa maman !* »

Et c'est très peu de temps après qu'enfin je note son premier emploi du temps passé qui apparaît dans ce contexte :

- « *Veux aller à Magadata, mais mon rand-père s'appelle Dadabé il est mort ! C'est risse ! L'a zamais vu ! Que mon papa, ma maman et mon frère. Moi, non ! étais dans le vencre de maman !* »

A cette époque, cela fait dix-huit mois que nous travaillons ensemble. Maëva trouve l'usage du temps passé en même temps qu'elle situe son existence en lien avec sa lignée paternelle.

2/ Les pronoms personnels.

Le second point que je voulais évoquer c'est l'absence de pronoms personnels sujets dans le langage de Maëva.

Je l'ai déjà dit, seul existe le « il » (« i ») troisième personne du singulier, utilisé à la place de tous les masculins, tous les féminins, tous les singuliers et tous les pluriels : je et nous, tu et vous, il et elle, ils et elles.

Dans son récit tout est donc sur le même plan.

Exemple :

« *On va zouer à la poupée !* »

le jeu commence :

« *Ma série, va fai des cousses !* » (ma chérie je vais faire des courses) « *mais est pas enco l'heu !* » (mais ce n'est pas encore l'heure !) « *i va fai un cateau à la fai* » (je vais faire un gâteau à la fraise.) « *i suveille le bébé ! ... i pleu i le prend su ses bouas !* » (Tu surveilles le bébé, s'il pleure tu le prends dans tes bras !)

La question de l'identité est, à l'évidence, très difficile à résoudre pour Maëva. Elle n'emploiera pas le « je » pour parler d'elle pendant très longtemps.

Il va apparaître une fois de façon isolée six mois après le début de nos rencontres dans un contexte encore très particulier :

« *Mon père i me fache ! et mon frè aussi. Paque il est vilaine moi. Ecoute pas mon père, mon frè, ma mère. Paque i veut pas aller au lit ! S'ai peu !* »

C'est donc pour dire qu'elle a peur qu'elle emploiera son premier « je ». Pourtant ce premier « je » restera longtemps isolé et ce n'est que beaucoup plus tard qu'il entrera tout à fait dans le langage spontané de Maëva.

En attendant, elle doit trouver son identité de petite fille franco-malgache et passer d'une place d'objet (poupée des autres) à une position de sujet parlant en son nom.

Pour ce faire, elle va passer par différentes identifications dont la plus manifeste est celle avec son frère Matthieu.

Une autre importante se fera avec sa copine Mathilde. Comme je l'ai déjà mentionné, Maëva va utiliser les lettres écrites pour signer ou pour nommer en les différenciant les personnages de ses dessins.

Maëva, Matthieu, Mathilde ont en commun le « ma » (le même que Madagascar d'ailleurs).

Après le « ma » il y a des différences. Par exemple, Maëva n'a pas de H. Donc quand elle dessine son frère elle mettra toujours un H dans la série de lettre qui suit le M. Les dessins dédiés à Mathilde n'ont pas de H malgré l'existence du H dans ce prénom, dont Maëva a parfaitement conscience.

H c'est son frère, c'est le garçon (à noter que le prénom de son père commence par un H).

Pour expliquer le travail élaboré par Maëva pour dégager son identité à partir de son frère je vais me servir d'une séance parmi d'autres.

Nous sommes dans la période des dessins. Elle a déjà fait le rat qui a mangé le doigt de Matthieu puis juste après Matthieu qui pleure parce qu'il a peur de l'orage, aveuglé par les larmes.

On sait donc déjà que ce qui touche ou fait peur à Maëva, c'est à Matthieu qu'elle l'attribue.

Ce jour-là elle recommence un « *Tèkesoze* » forme apparemment sans but initial mais qui en acquiert un très vite. Là il n'y a pas d'explication, c'est seulement : « *un tèkesoze i comprend pas* » (i étant je).

(Dessin 2)



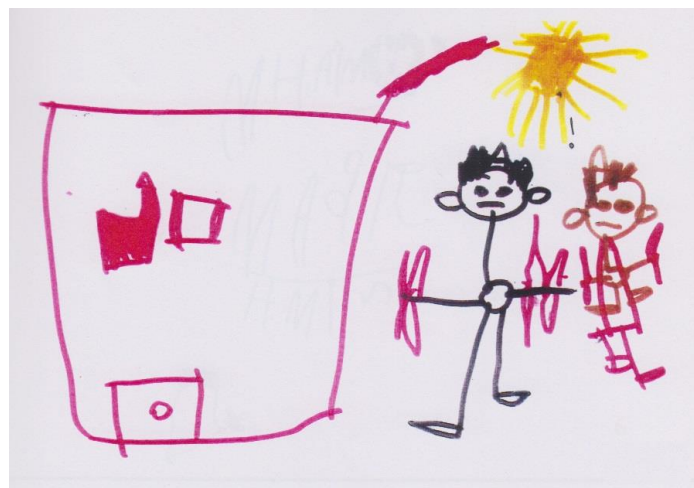
Elle est donc en quête de sens.

En suivant elle se dessine (dessin 3), en rose contre un soleil jaune, les deux bouches sont obturées par une



dent qui prend toute la place et rend la bouche inopérante pour parler. C'est bien le sens de son langage qu'elle cherche dans ce « Tékesoze ».

Au dessin suivant (dessin 4), elle dessine son frère en noir (je ne connais pas son frère mais je pense qu'il a

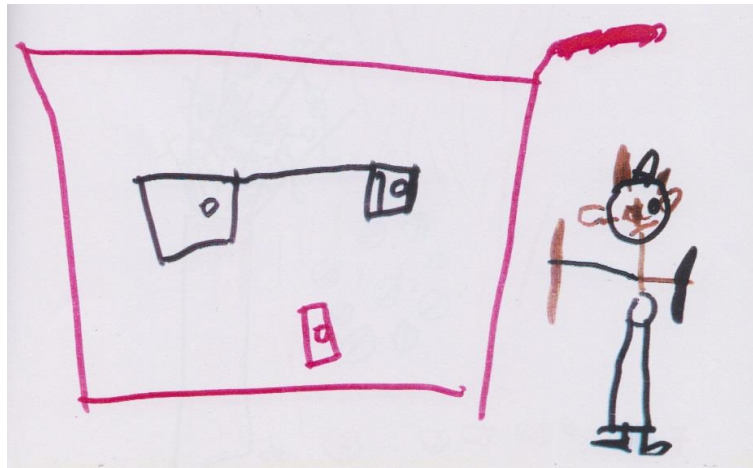


la peau plus noire qu'elle, plus proche de la couleur de leur père. A côté de Matthieu noir elle fait une petite Maëva marron dessinée comme son frère en miniature (sans marque de féminin). Elle commente :

- « *Mon frè est plus grand, mon frè !* »

Puis elle prend un feutre rose, couleur de la fille pour elle et grandit la Maëva marron en lui refaisant par-dessus un corps de fille (forme de robe) rose sur le corps initial marron. Puis elle ajoute des ongles roses à elle comme à son frère : le voilà lui aussi doté d'un attribut féminin.

Dans le dessin suivant (dessin 5) les choses se précisent puisqu'elle annonce qu'elle dessine Matthieu en



noir puis elle change de couleur, prend le marron et déclare que finalement c'est Maëva. Ce double personnage est totalement bicolore, noir et marron et elle conclut :

- « *maintant i vunue rande, moi !* »

C'est donc grâce aux traits prélevés sur son frère, garçon, qu'elle a pu se représenter à la fois fille, grande, bicolore, avec son sang noir et son sang blanc - marron.

J'en viens maintenant à parler d'une suite de signifiants qui m'est apparue tout au long du travail de Maëva. Je la pose ainsi :

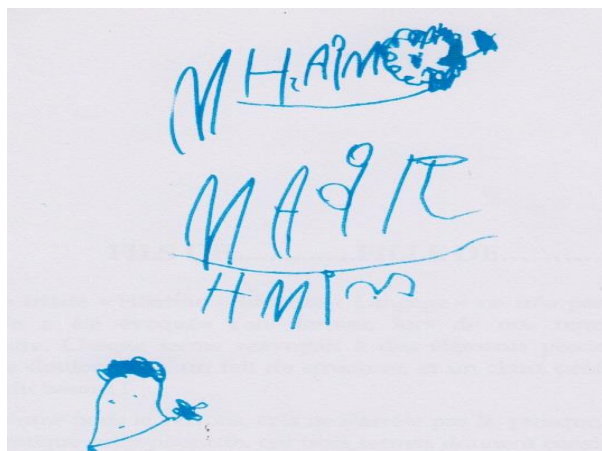
- le fantôme- le loup- la peur- la trace- l'écriture- le nom- le « je ».

Lors du bilan effectué avec cette enfant avant le début de la prise en charge, face à l'image d'un fantôme, elle me dira « *ti loup* » (un loup). Plus tard elle évoquera les loups qui font peur ainsi : une nuit elle est allée dormir dans le lit de son frère « *comme ça n'a pas de loups* ».

Dans ses histoires, les parents courent beaucoup à leur travail. Ils courent « *comme ça n'a pas de loups* ». Plus tard elle expliquera clairement que le sort réservé à ceux qui ne courent pas assez vite, c'est la dévoration par les loups.

Or au cours d'une séance, Maëva va faire trois dessins :

- le premier, c'est le contour de sa main qu'elle a déjà fait : la sienne et celle de son frère.
- le deuxième, c'est l'écriture de son prénom et de celui de son frère.
- le troisième (dessin 6), c'est de nouveau l'écriture du nom de son frère, du sien, mais intervient là, en plus



ce qu'elle nomme une « trace », mot qu'elle associe aux traces de pattes d'animaux découvertes dans ses promenades landaises avec son grand-père maternel à la recherche de champignons.

Ces « traces » sont donc des empreintes de pattes d'animaux passés par là mais invisibles pour elle. Sur son dessin Maëva ajoute en bas à gauche, la représentation d'un fantôme. L'écriture des noms (le sien et celui de son frère) semble bien porteur de la trace d'un fantôme. Le nom de ces deux enfants est donc « griffé », porteur d'une griffe.

J'en reviens alors au premier dessin de Maëva : la créature fantomatique hérissée de griffes habitant le ciel entre sa propre maison et celle de Maëva, dont j'ai déjà émit l'idée que c'était « Dadabé ».

Le nom de Maëva et de Matthieu porte la trace de « Dadabé », le sympathique fantôme dont l'existence fait quand même peur au point que l'on soit obligé de courir pour ne pas le rencontrer.

Qui est Dadabé ? Le grand-père paternel de Maëva. Mais Dadabé je l'ai dit, avait particulièrement investi Maëva. Pourquoi ?

- Parce que c'est une fille

- Parce qu'elle est née le jour anniversaire de sa mère à lui : arrière grand-mère paternelle de Maëva.

La naissance de Maëva a été une « **bénédiction** » me dira Monsieur R. Et il ajoute :

- « **mon père est mort sans avoir vu Maëva mais dans notre culture les morts ne meurent pas. Ils continuent à vivre à travers les vivants** »

C'est avec ces données que j'ai formulé une hypothèse :

Si Maëva ne peut pas dire « je » pour parler d'elle c'est qu'elle est un peu « il », ce grand-père dont on parle mais qui ne peut plus parler. Il n'y a que ces traces pour parler de lui. Traces qui apparaissent dans les noms de ses petits enfants.

Cette culture autour de la mort du coté paternel est relayée par la culture religieuse du coté maternel, puisque Maëva me dira un jour :

- « **Dadabé mon grand-père est mort ! Après peut rovenir. L'est au ciel ! Moi a demandé : Dadabé il est touzours au ciel ? Non va revonir ! a dit maman** »

C'est un grand-père mort qui à la particularité de beaucoup bouger !... Si les morts ne tiennent pas à leur place (le ciel par exemple) comment les vivants peuvent-ils trouver la leur ?

Maëva avait effectivement bien du travail pour trouver où se situer et qui elle était. Ce travail elle l'a bien avancé. Le dernier dessin qu'elle fera avec moi, est très différent de tous les autres (dessin 7) :



c'est l'automne. Il pleut. Les feuilles tombent des arbres. Il y a des petites flaques bariolées en bas et des petits nuages bariolés en haut.

Ce dessin évoque la tristesse mais aussi le cycle de la vie qui continu. « **C'est l'automne** » me dit-elle. C'est le temps de la séparation : les feuilles quittent l'arbre. C'est la chute, la perte reconnue et assumée

puisqu'elle s'inscrit dans un cycle temporel. Ce que Maëva a perdu, elle peut le métaphoriser de façon tout à fait poétique.

Son langage va continuer à évoluer vers une normalisation. Je l'ai vue jusqu'à l'été. Ses parents ne l'ont pas ramenée à la rentrée. Les progrès acquis ont eu raison de leur motivation ! Elle est en CP. Je sais qu'elle y est très bonne élève, même si par son expression verbale elle continue un peu à surprendre.

A sa dernière séance elle me dira ceci :

- « Après c'est fini les grandes vacances, on va se revoir (ce qui ne se fera donc pas). Z'ai hâte d'aller au CP. Auzordi z'ai envie de faire de l'ékitu. Ze va prendre une grande feuille. Ma maman elle veut z'apprenne les mots dans les lignes. Moi ze dit c'est pas rave, ze sais pas enko ékire. Elle dit faut m'entrainer pou faire de l'ékitu : z'arrive mais faut fai quand même, c'est oblizé. C'est comme ça mon cravail. »

Et elle écrit tout la séance ces mots : dada, david, maison, maeva mathieu, maman...

Maëva ne met pas encore tous les mots dans les lignes, mais ce n'est pas grave car de toutes les façons elle y arrivera : c'est obligé, et elle accepte cette obligation.

On pourrait encore dire beaucoup de choses sur ces deux ans et demi de T.L.C. mais il faut savoir s'arrêter.

Ce que j'ai voulu dire une fois encore c'est que ce que l'on appelle les « troubles du langage » d'un enfant sont à entendre comme une parole de l'inconscient, qu'à s'escrimer à les réduire on ne fait que nier l'existence d'un Sujet. Sujet de sa parole déformée. Qu'a-t-il à en dire ?

Maëva se présentait comme une enfant au langage informe, aux mots mangés, triturés, malaxés, passés sous le broyeur des dents, de la bouche énorme qui l'occupe et la préoccupe longtemps. Langage pris dans la régression orale : la bouche est tellement occupée par les dents de la dévoration que les mots ne peuvent passer intacts. La castration elle-même passe par la bouche (du rat).

Maëva a donc dû perdre quelques dents pour laisser passer les mots sans qu'ils soient broyés au passage. C'est cela qu'elle m'a expliqué tout au long de ses séances et elle me l'a bien dit un jour : « *c'est long ! c'est rè long !* » Mais, c'est en marche.

Brigitte Exshaw
Orthophoniste